



Peau de rousse

Zoé Derleyn



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Peau de rousse

Zoé Derleyn



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

L'adolescente était assise sur une pierre plate en plein soleil. Il y avait près de vingt minutes qu'elle était là. La chaleur la faisait suer et ses cuisses collaient désagréablement. De temps en temps elle tirait sur son short pour tenter de mettre un peu de tissu entre sa peau et la pierre, un geste inutile. Elle se retourna mais il n'y avait pas d'arbre en vue. Elle leva la tête vers le ciel, se protégeant les yeux de la main. Les deux petits nuages étaient toujours là, immobiles, à bonne distance du soleil.

Depuis que ses parents avaient rencontré le couple de spéléologues autrichiens, trois ans auparavant, tous les étés c'était la même chose. Il fallait mettre son casque et ramper dans la boue ou dans la poussière à l'intérieur de boyaux parfois si étroits qu'on y avançait centimètre par centimètre, la tête penchée de côté pour ne pas rester coincé, et tout ça pour déboucher dans des salles où on tenait à peine debout tandis qu'il fallait s'extasier devant la moindre stalactite ou stalagmite rencontrée. Alors que dehors le soleil brillait. Ses petites sœurs avaient l'air d'aimer ça, elle pas.

Audrey avait tout juste quinze ans, elle avait fêté son anniversaire le premier jour des vacances. Et dès le lendemain, elle avait dû descendre dans un trou.

Audrey examina ses cuisses. Elle les trouvait trop grosses. Trop blanches et trop grosses. Elle pinça la chair entre ses doigts, évaluant la quantité de ce qui ne lui plaisait pas. Elle arrivait la plupart du temps à s'affamer jusqu'au soir, mais elle craquait pendant le souper et se réservait de dessert autant que sa mère le lui permettait, se persuadant qu'elle ferait plus attention le lendemain. Son père affirmait qu'elle était belle, d'une manière qui dégoûtait Audrey, en laissant traîner sa main sur ses reins ou en lui donnant une claque sur les fesses. Elle ferma les yeux et imagina que le soleil faisait fondre ses cuisses.

Elle avait entendu Kirsten, la femme spéléologue, dire à sa mère : « Comme tu as de la chance d'avoir eu quatre filles, je t'envie. J'aurais tant aimé avoir plusieurs enfants. » Après elles avaient discuté à voix basse de médecins, de piqûres et de deuil. Audrey avait cru comprendre que Kirsten avait été enceinte plusieurs fois mais que « ça n'avait pas tenu à part pour mon fils. » L'accent de Kirsten n'était pas toujours facile



à saisir. Audrey entendit par contre distinctement sa mère quand elle s'exclama : « Parfois, je me dis que l'une ou l'autre des miennes aurait aussi bien fait de ne pas s'accrocher ! » puis elle entendit encore son rire, très fort, mais pas celui de Kirsten. En essayant de faire fondre ses cuisses au soleil, Audrey se demandait où était le fils de Kirsten et à quoi il pouvait ressembler.

Elle se redressa et attrapa la gourde métallique qu'elle avait placée dans l'ombre de la pierre plate, sous son casque. L'eau était encore fraîche. Elle essaya de ne pas boire trop vite, d'en garder pour plus tard. Elle crut entendre un bruit de pierre qui roule et elle sursauta. Elle regarda autour d'elle mais il n'y avait rien, elle était toute seule. Au loin, elle apercevait la chaîne de montagnes. De l'herbe rase, brûlée, des petits amas de rocs, vestiges d'un relief disparu depuis longtemps. Un paysage desséché par une succession d'étés trop chauds et d'hivers trop secs. Et les deux petits nuages dans le ciel qui ne bougeaient toujours pas. Ils auraient pu grossir ne fût-ce qu'un tout petit peu, pensa Audrey.

L'entrée de la rivière souterraine n'était qu'à une cinquantaine de mètres de là. Depuis son poste d'observation, Audrey apercevait la déclivité entourée des roches et des branchages qui s'y accumulaient à chaque pluie. Elle aurait eu moins chaud si elle s'était postée là-bas, elle aurait pu s'installer au tout début de la galerie et ainsi profiter de l'ombre et du souffle frais venu de la terre. Mais il n'était pas question pour elle d'y retourner. Tant pis si elle devait risquer l'insolation. Elle ferma à nouveau les yeux, rejeta légèrement la tête en arrière. Des magmas rouges et bruns dansaient derrière ses paupières. Elle songea qu'elle n'avait pas de crème solaire et qu'elle allait attraper un coup de soleil. Son nez allait sans doute peler, ses épaules aussi, comme à chaque fois qu'elle ne faisait pas assez attention. « Mais où as-tu pêché cette peau de rousse ? » demandait sa mère. Audrey pensait que si quelqu'un devait être au courant des secrets de sa fabrication, ça ne pouvait être que sa mère, pas elle.

Elle aimait bien imaginer que son père n'était pas son père. Que ce gros con qui lui mettait la main aux fesses s'était fait berner par sa mère. Et qu'elle avait quelque chose de différent par rapport à Élodie, Laure et Sarah. Une peau de rousse et un autre papa. Elle avait même parfois caressé une version des faits dans laquelle elle

aurait été adoptée mais les photos du mariage de ses parents avec le ventre qui pointait sous la robe avaient anéanti ses espoirs. Elle, elle ne se marierait jamais, elle l'avait décidé depuis bien longtemps. Pas question qu'elle serve la soupe à un gros con, qu'elle rie à ses stupides blagues et qu'elle le suive à chaque fois qu'il aurait une lubie, comme se promener sous terre par exemple.

Kirsten et Tomas étaient venus les chercher le matin même dans leur minibus blanc. Il y avait des banquettes de chaque côté qui se faisaient face et au milieu deux énormes coffres remplis de matériel de spéléologie. Des combinaisons orange, des cordes, des casques, des harnais et toutes sortes de pièces métalliques que toute la famille apprenait à utiliser depuis trois ans. En montant dans la camionnette, Audrey calculait toujours son coup pour ne pas se retrouver assise à côté de ses parents. Ensuite elle essayait de regarder la route autant que possible pour éviter le mal des transports.

Peau de rousse et estomac fragile.

Le soleil était au zénith. Audrey but à nouveau quelques gorgées à sa gourde. Ses cuisses étaient trempées mais elles n'avaient pas maigri. Son T-shirt était plaqué contre son ventre et elle le roula puis fit un nœud pour le transformer en brassière. Elle se cambra en s'appuyant sur ses mains posées derrière son dos. S'il y avait eu ne serait-ce qu'un tout petit peu de vent sur sa peau humide, elle aurait pu éprouver un léger sentiment de fraîcheur. Mais il n'y avait pas de vent du tout, les deux petits nuages ne bougeaient pas d'un millimètre.

Le minibus blanc cahotait sur les chemins pierreux et ils étaient ballottés d'un côté puis de l'autre, comme s'ils sursautaient tous de manière désordonnée. C'était Kirsten qui conduisait. Tomas et le père des filles commentaient les résultats de la dernière étape du Tour de France. La mère ne disait rien, elle examinait ce qu'il restait de vernis sur ses ongles. Sarah, la cadette, assise entre ses parents, semblait encore endormie, les yeux clos, indifférente aux secousses de son corps. Élodie et Laura essayaient de déterminer laquelle des deux avait les cheveux les plus longs et elles tiraient sur leurs boucles puis louchaient vers le bas pour voir où chaque mèche leur arrivait. Elles demandèrent à Audrey

de trancher. « C'est Sarah qui a les cheveux les plus longs », dit-elle, et Sarah se réveilla brusquement avec un grand sourire.

Audrey avait fait couper ses cheveux avant de partir, sa mère avait autorisé la coupe à la garçonne repérée dans un magazine, et elle était bien contente, surtout maintenant qu'elle était obligée d'attendre en pleine fournaise.

Elle changea de position sur la pierre plate, offrant un autre versant d'elle-même au soleil afin de soulager sa peau surchauffée. À part le cri d'un rapace de temps à autre et une cigale fatiguée et lointaine, il n'y avait pas un bruit. Voilà l'impression qu'elle aurait eue, le soir, quand elle voulait écrire son journal intime dans sa chambre, si elle était restée enfant unique. Si elle n'avait jamais eu de sœurs. Ou si elles étaient mortes toutes les trois. Plutôt que de les entendre hurler, dévaler les escaliers sans arrêt, de les voir débouler dans sa chambre pour lui demander de les départager d'un nouveau concours idiot ou de refaire pour la cinquième fois leurs tresses, elle pourrait se concentrer et parvenir à finir une phrase du premier jet. Sans ses sœurs, elle connaîtrait enfin la paix. Pour que le silence soit parfait, il aurait fallu qu'elle n'ait plus de parents non plus, évidemment.

Kirsten avait garé le minibus sur un petit terre-plein à l'ombre d'un vieux chêne. « On s'arrête ici », avait dit Tomas, comme s'ils ne l'avaient pas remarqué. Il n'était pas nécessaire cette fois-ci de mettre les salopettes, il fallait juste prendre les casques.

« C'est une galerie très facile, avait précisé Kirsten, on peut marcher debout tout le temps. »

Audrey avait soupiré, soulagée. Pour une fois, elle n'aurait pas peur de rester coincée sous terre pour toujours. « Il faut juste s'habiller », avait ajouté Kirsten, en regardant Audrey qui était la seule en débardeur et minishort. Audrey avait tapoté son sac à dos : « Tout est là. »

Son gilet et son pantalon ne lui étaient d'aucune utilité, assise au milieu de la plaine.

Audrey se demanda s'il lui serait possible de vivre sans parents. Toute seule dans la grande maison. À son âge, on ne la laisserait sûrement pas faire. Il y aurait un tas de gens, des assistantes sociales ou quelque chose dans ce goût-là, qui l'obligeraient à vivre dans une institution pour orphelins ou, pire, à aller s'installer chez sa grand-mère. Mais peut-être qu'elle



pourrait négocier, qu'elle pourrait demander à sa tante – celle qui habitait seule dans une grande maison et qui portait toujours de beaux vêtements – de l'adopter. Elle devrait pouvoir arriver à la convaincre. À quinze ans, elle n'avait plus vraiment besoin qu'on s'occupe d'elle. Elle promettrait de bien s'appliquer à l'école et de ne pas traîner avec les garçons des logements sociaux. À part une chambre, il ne lui faudrait pas grand-chose. Elle pourrait trouver ses vêtements sur les brocantes, ça ne la dérangeait pas. Et elle serait d'accord de travailler pendant les vacances, dès qu'elle aurait seize ans.

Elle ferma les yeux un instant et tenta d'imaginer les corps.

Ils avaient quitté le minibus puis ils avaient suivi Tomas, en file indienne. Il n'y avait pas de vrai sentier, Tomas cherchait parfois des repères, pointait du doigt un roc ou un arbre mort, interrogeait Kirsten du regard. « *Ja, ja* », confirmait-elle.

Ils avaient marché près de deux heures. Tomas avait proposé de faire une pause. Ils avaient sorti du saucisson, des noix et des fruits secs de leurs sacs à dos. Audrey avait refusé tout ce qu'on lui proposait. Sa mère avait soupiré mais n'avait rien dit. « La galerie est une rivière souterraine, leur avait appris Kirsten, le lit est complètement à sec en été. L'érosion sur les parois est très belle. Malheureusement, on ne peut pas ressortir de l'autre côté, on est obligé de faire demi-tour. » Tomas avait ajouté qu'il n'y avait que par temps d'orage qu'il ne fallait pas s'y aventurer, que la rivière pouvait se gonfler en moins d'une demi-heure et transformer la galerie en piège mortel. Ils avaient tous levé les yeux vers le ciel et Tomas avait pointé en riant les deux minuscules nuages : « Rien à craindre ! » Son accent était beaucoup plus prononcé que celui de Kirsten.

Audrey était couchée sur la pierre plate. Elle avait bu toute l'eau de la gourde. Tant pis. Si seulement les deux nuages pouvaient se réunir, se déplacer, passer devant le soleil. Elle retira le bras qu'elle avait posé sur son visage, plissa des yeux. Il lui sembla que le ciel se voilait légèrement. Il y avait de l'espace, chez sa tante. À coup sûr, elle aurait une grande chambre. Pour elle seule. Avec un miroir en pied. Elle pourrait passer des heures allongée sur son lit, à lire, sans être

dérangée. Elle ne serait plus jamais obligée de faire de la spéléologie. Elle ferait de l'équitation à la place. Ou de la danse. Ou rien. Elle ôta ses chaussures et ses chaussettes, se leva, fit quelques pas, titubant de chaleur.

Ils avaient rangé le saucisson, les noix, les gourdes. Il y avait encore une bonne heure de marche jusqu'à l'entrée de la rivière. Régulièrement, Audrey avait levé la tête et avait observé les nuages. Il était hors de question qu'elle entre dans cette galerie. On ne sait jamais. On a déjà vu des journées splendides se transformer en tempête, ça arrive. Trois ans qu'elle rampait, se contorsionnait, respirait doucement par le ventre pour contrôler la taille de sa cage thoracique, comme le lui expliquait Kirsten, trois ans qu'elle sursautait au moindre son, craignant un éboulement. Mais risquer de mourir noyée sous terre, hors de question. Elle avait tiré la manche de sa mère quelques mètres avant l'entrée. « Je n'y vais pas. » Ils avaient essayé, tous, de la convaincre. Par tous les moyens. Peu importe, elle était prête à se faire traiter de trouillarde devant ses sœurs plus jeunes, à soutenir le regard irrité de sa mère et la déception, yeux baissés, de son père : « Je croyais que ma fille en avait plus que ça ! »

Peau de rousse, estomac fragile, chochette.

Elle commençait à avoir mal à la tête. Elle hésita un moment puis mit son casque. Elle n'aurait pas moins chaud mais elle avait le sentiment qu'il la protégerait des rayons. Elle vérifia machinalement que personne ne la regardait, elle se sentait ridicule. Tomas et Kirsten lui avaient formellement interdit d'essayer de rejoindre le minibus toute seule, de peur qu'elle ne s'égare. Alors elle attendait. Sans doute que dans un premier temps, si un orage éclatait et qu'elle se retrouvait orpheline, on lui permettrait de manquer l'école. Et quand elle y retournerait, tous les regards seraient posés sur elle. Elle entendrait dans les couloirs des élèves qui n'étaient même pas dans sa classe murmurer sur son passage. On la pointerait du doigt quand elle aurait le dos tourné. Mais elle s'en rendrait quand même compte. Les professeurs seraient tous très gentils avec elle. Et ça durerait longtemps, pas juste une demi-journée comme ça avait été le cas après l'enterrement de son grand-père. Des gens déposeraient des fleurs et des bougies devant l'école, en mémoire de ses sœurs. Elle aurait peut-être sa photo dans le journal. Et chaque fois qu'on

lui adresserait la parole, elle baisserait les yeux et elle serrerait la bouche d'un air douloureux. Même quand tout cela se tasserait, elle resterait spéciale pour la vie entière. Il suffirait qu'elle dise : « J'ai perdu mes parents et mes trois sœurs quand j'avais quinze ans. »

Elle perçut d'abord la modification de luminosité, ensuite seulement la différence de température. Elle releva la tête. Le plus petit des nuages cachait le soleil. Il n'avait pas grossi de beaucoup, mais il s'était déplacé. Audrey savoura l'ombre provisoire. Elle sourit. La vie promettait d'être merveilleuse, sans sa famille.

La nouvelle « Peau de rousse »
a été publiée dans le recueil *Le goût de la limace*,
Louvain-la-Neuve, Quadrature, 2017.

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**

Copyright : Zoé Derleyn (2018)

Graphisme : Françoise Hekkers
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

Zoé Derleyn est née à Bruxelles en 1973. Elle est peintre de formation, l'écriture a cependant toujours été présente, jusqu'à couvrir les pages de ses carnets de croquis. Son premier recueil de nouvelles, *Le goût de la limace*, a figuré parmi les finalistes du prix Rossel 2017.



De la même auteure :

Le goût de la Limace, nouvelles, Louvain-la-Neuve, Quadrature, 2017

